

28 jours

*

David Safier

28 jours

Volume 1

*Traduit de l'allemand
par Catherine Barret*



Titre original : *28 Tage Lang*

Publié par Rowohlt, Reinbek, Allemagne.

© 2014 by Rowohlt Verlag GmbH, Reinbek bei Hamburg.

© Presses de la Cité, un département de Place des
éditeurs, 2017, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0192-1

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À mes parents et à ma sœur

1

Ils m'avaient repérée.

Les hyènes.

Et ils étaient sur mes talons.

Je le sentais d'instinct. Sans les avoir vus ni entendus. Comme l'animal sauvage se sait en danger alors que l'ennemi est encore invisible. Et ce marché, si banal pour les Polonais qui venaient y acheter leurs légumes, leur pain, leur lard, des vêtements et même, oui, des roses, ce marché était pour les gens comme moi une nature sauvage. Où j'étais le gibier. Où je pouvais mourir si on découvrait qui j'étais vraiment – ou plutôt, ce que j'étais.

Maintenant, me dis-je, l'essentiel est de ne pas accélérer le pas. Ni ralentir. Ni changer de direction. Et, surtout, ne pas regarder mes poursuivants. Éviter même de varier le rythme de ma respiration. Ne rien faire qui puisse confirmer leurs soupçons.

C'était une véritable épreuve de continuer à flâner sur le marché comme si de rien n'était, comme si je profitais du soleil de cette journée

étonnamment chaude de printemps. Tout en moi aspirait à la fuite, mais, si je cédaï à la tentation, les salauds sauraient qu'ils avaient raison. Que je n'étais pas une jeune Polonaise ordinaire rentrant chez ses parents avec son panier plein après avoir fait les courses, mais une trafiquante.

Je m'arrêtai un instant et fis mine de tâter les pommes sur l'étaï d'une paysanne, hésitant à me retourner pour regarder derrière moi. Il était bien possible que j'aie tout imaginé, que personne ne soit à mes trousses. Pourtant, chaque fibre de mon corps voulait fuir, et j'avais appris depuis longtemps à me fier à mon instinct. Sans cela, je ne serais probablement pas arrivée jusqu'à l'âge de seize ans.

Je décidai de ne pas fuir et continuai à marcher lentement. Dans mon dos, la vieille paysanne énorme et repoussante – visiblement, elle n'avait pas seulement assez à manger, mais beaucoup trop – lança :

— Ce sont les meilleures pommes de tout Varsovie !

Je n'allais pas lui dire que n'importe quelle pomme aurait fait mon affaire. Pour la plupart

de ceux qui vivaient entre les murs, même une pomme blette était une aubaine. À plus forte raison les œufs que je transportais dans mes sacs, les prunes, et surtout le beurre, que j'allais revendre très cher sur notre marché noir.

Si je voulais avoir une chance de passer le mur, je devais d'abord savoir combien étaient mes poursuivants. Ils ne devaient pas être tout à fait sûrs de leur coup, sans quoi ils m'auraient déjà arrêtée. Il fallait absolument que je trouve un prétexte pour tourner la tête vers eux. Sans me faire remarquer. Sans éveiller davantage leurs soupçons.

Mon regard se porta sur les gros pavés inégaux à mes pieds. À quelques mètres, une grille d'égout me donna une idée. Je continuai à marcher normalement, faisant claquer les talons de mes chaussures bleues si joliment assorties à ma robe bleue à fleurs rouges. Je gardais pour mes trafics cette tenue offerte par ma mère à l'époque où nous avions encore de l'argent. Tous mes autres vêtements étaient maintenant usés, certains raccommodés d'innombrables fois. Si je les avais portés sur le marché, je n'aurais pas fait cinq mètres sans attirer l'attention, mais

cette robe et ces chaussures que je soignais comme la prunelle de mes yeux étaient à la fois ma tenue de travail, mon camouflage et mon armure.

Je marchai en plein sur la grille d'égout, m'arrangeai pour m'y coincer un talon et fis semblant de me tordre le pied.

— Oh, zut ! m'exclamai-je théâtralement.

Je posai mes sacs à provisions et me penchai pour dégager le talon pris entre deux barreaux de la grille, en profitant pour regarder discrètement derrière moi.

Ils étaient là. Les hyènes. Mon instinct ne m'avait pas trompée. Comme toujours, hélas – ou par chance, selon le point de vue...

Ils étaient trois. Un petit baraqué mal rasé d'une quarantaine d'années, portant une veste de cuir marron et une casquette plate, visiblement le chef, marchait devant, suivi d'un grand barbu à l'air assez costaud pour lancer des rochers et d'un garçon de mon âge, lui aussi en veste de cuir et casquette, qui ressemblait au chef en modèle réduit. Son fils ? En tout cas, il ne devait pas aller à l'école, pour être ainsi à la chasse à

l'homme sur un marché en plein milieu de la matinée.

Et dire que nous, derrière nos murs, nous n'avions plus ce droit, parce que les Allemands nous avaient interdit tout enseignement ! Il existait bien des écoles clandestines, mais pas assez pour tout le monde, et je n'y allais plus depuis longtemps – depuis que j'avais une famille à nourrir.

Ce jeune Polonais, lui, avait le droit d'étudier, de choisir son métier... et il n'en profitait pas ! Le fait est que cela rapportait davantage de s'associer avec une bande de schmalzowniks – c'est ainsi que nous désignons ces hyènes – pour traquer les Juifs et les livrer aux Allemands contre récompense. Les schmalzowniks étaient nombreux à Varsovie, et ils se fichaient bien que les Allemands fusillent tous les illégaux capturés hors des murs.

Car, en ce printemps de 1942, c'était la peine de mort pour ceux qui séjournaient sans permission dans la partie polonaise de la ville. Et la mort n'était pas le pire. Des histoires terribles circulaient sur la façon dont les Allemands torturaient leurs prisonniers avant de les coller

au mur. Qu'on soit homme, femme ou enfant. Oui, même les enfants étaient parfois torturés à mort. Mais moi, on ne m'avait pas encore battue, torturée et fusillée. J'étais encore en vie ! Et je devais le rester. Pour ma petite sœur Hannah.

Cette douce créature était la personne que j'aimais le plus au monde. À cause des privations, Hannah était trop petite pour ses douze ans. On ne l'aurait pas plus remarquée qu'une ombre, s'il n'y avait eu ses yeux. Ses grands yeux si vifs, si curieux, qui auraient mérité de voir bien autre chose que le cauchemar qui se déroulait entre ces murs.

En eux brillait la force d'une imagination extraordinaire. À l'école clandestine de la *szukult*, elle était moyenne ou franchement mauvaise dans toutes les matières, des maths à la géographie en passant par les sciences naturelles, mais, dès qu'il s'agissait de raconter des histoires aux autres enfants à la récréation, elle était imbattable. Elle avait inventé Sarah, la coureuse des bois qui arrachait aux griffes d'un dragon à trois têtes son bien-aimé prince Józef, le lièvre Marek qui gagnait la guerre pour

les Alliés, Hans, le garçon du ghetto qui pouvait donner vie à des pierres, mais ne le faisait pas volontiers parce que les pierres étaient trop grincheuses. Tous ceux qui écoutaient Hannah voyaient le monde en couleurs et plus beau.

Si on me capturait aujourd'hui, qui s'occuperait d'elle ?

Sûrement pas ma mère. Elle était tellement diminuée qu'elle ne sortait plus du minuscule taudis où nous logions. Pas mon frère non plus. Je cessai de regarder derrière moi pour dégager mon talon de la grille, effleurant de la main le pavé au passage. Je faisais souvent cela quand la peur me submergeait, toucher une surface quelconque, métal, pierre, tissu – peu importait l'objet, l'essentiel était de savoir qu'il existait encore autre chose au monde que ma peur.

La pierre sur laquelle ma main se posa un instant était toute chaude des rayons du soleil. J'inspirai profondément, empoignai mes sacs et repris mon chemin.

Je savais que les schmalzowniks me suivaient. Malgré tous les bruits du marché, les voix des commerçants qui vantaient leurs produits, celles

des clients qui marchandait, le gazouillis des oiseaux, les autos qui passaient dans la rue derrière la place, je les entendis distinctement presser le pas.

Des gens passaient tranquillement près de moi. Un jeune homme blond portant le costume gris si courant chez les étudiants polonais sifflotait gaiement un petit air. Je percevais tout cela, bien sûr, mais comme en sourdine, loin derrière le bruit de mon souffle, dont le rythme s'accélérait alors que je n'avais pas changé d'allure, et celui de mon cœur, qui battait plus fort à chaque seconde. Et, surtout, loin derrière le bruit de leurs pas.

Ils se rapprochaient.

Toujours plus.

Bientôt, ils m'auraient rejointe et me barreraient le passage. Ils chercheraient probablement à m'extorquer tout mon argent contre la promesse de ne pas me livrer. Et, quand j'aurais payé, ils me dénonceraient quand même, pour toucher la prime des nazis.

Je savais depuis longtemps que cela arriverait tôt ou tard – en fait, je le savais depuis le jour où j'avais commencé à trafiquer. Quelques semaines

après que papa eut finalement décidé de nous laisser tomber. Nous n'avions plus d'argent pour acheter à manger au marché noir, et les rations attribuées par les Allemands étaient tout juste de trois cent soixante calories par jour. De plus, ce qu'on donnait aux Juifs lors des distributions de nourriture était souvent gâté. Tout ce qui était trop mauvais pour l'envoyer aux soldats allemands du front de l'Est nous revenait. Les betteraves et les œufs pourris, les pommes de terre gelées qu'on ne pouvait plus cuire – mais qu'avec un peu d'habileté on parvenait encore à râper pour en faire des crêpes presque comestibles... Plus d'une fois, l'hiver précédent, on avait senti dans tout le ghetto l'odeur de ces râpés de pommes de terre.

Je devais donc agir si je voulais que ma famille mange. Mon amie Ruth, qui vendait son corps à l'hôtel Britannia, s'était proposée comme intermédiaire, tout en observant avec un sourire que j'étais plutôt faite comme un garçon. Mais, avant d'en arriver là, j'aimais mieux risquer ma vie avec la contrebande.

J'avais déjà préparé mon histoire pour le cas où les schmalzowniks m'attraperaient : j'étais